
SERMON IV.
LA VERTU CHRÉTIENNE.

SERMON SUR I. COR. VI. 20.

*Vous avez été rachetés à un grand prix :
glorifiez Dieu dans votre corps et dans
votre esprit qui lui appartiennent.*

Pour la première Communion de
Pâque.

ELLES se présentent naturellement pour être le sujet de notre méditation, ces belles paroles pleines d'âme et de vie, si bien d'accord avec les émotions qu'excitent et

ces symboles sacrés et la solennité de cette journée. Je me propose de les considérer sous un point de vue particulier, et de saisir l'occasion qu'elles me fournissent d'examiner avec vous le vrai caractère de la vertu évangélique.

Ce caractère, c'est l'amour de Dieu, le désir de vivre pour lui, de tout rapporter à sa gloire; désir, amour fondé sur la reconnoissance, sur le sentiment profond d'un bienfait inouï. C'est un dévouement sans bornes accompagné d'humilité.

Aujourd'hui que la vertu chrétienne a perdu son expression et sa physionomie, si je puis ainsi parler; aujourd'hui que tant de gens semblent la confondre avec l'honnêteté mondaine dont elle est pourtant si différente, il n'est pas, je m'assure, sans intérêt, sans utilité d'étudier ses principaux traits, dans le grand Apôtre qui nous en donne une si noble idée, et nous en offre un si beau modèle.

Puissions-nous, M. F., en les admirant ces traits, les retracer dans nos âmes !

Puisse notre dévotion soutenue, vivifiée par la parole de Dieu et par sa grâce puissante, produire pour chacun de nous cet heureux fruit !

Je découvre à la fois dans notre texte et le caractère distinctif de la vertu chrétienne et son plus puissant motif. *Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit. Voilà le caractère. Vous avez été rachetés à grand prix. Voilà le motif.*

I. *Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit.* Telle est la base, l'unique base de la vertu. Se rapporter à Dieu, se proposer sa volonté pour loi, sa gloire pour but, tel est le devoir qui résulte nécessairement de cette relation intime, indissoluble, qui unit la créature au Créateur. C'est ainsi seulement qu'elle peut se mettre en accord avec le système général et concourir à l'harmonie universelle.

Dieu seul est la règle éternelle ; la vertu ne peut être autre chose que la conformité à cette règle. Dès qu'il existe un Être

tout parfait, de qui tout est l'ouvrage, qui a sur nous un droit souverain, il ne peut y avoir rien de bon, rien de beau que ce qu'il approuve et ce qui lui ressemble, ce qui dérive du désir de l'imiter et de lui plaire, ce qui s'accorde avec ses perfections et ses décrets, ce qui est inspiré par son amour et par un zèle ardent pour sa gloire.

L'amour de Dieu, le désir de le faire connoître, adorer, voilà le seul foyer où l'homme puisse entretenir et ranimer cette chaleur divine qui se répand en charité fraternelle sur ses semblables. C'est la source-mère qui nourrit en lui toutes les affections pures et sensibles. C'est la sève active et puissante qui vivifie toutes les branches de l'arbre, les échauffe et les féconde. C'est le grand régulateur qui, non-seulement rappelle à leur destination, et contient en de justes bornes ces penchans naturels toujours près d'être vicieux par leur excès, mais qui donne à nos dispositions heureuses cet ensemble, cette juste

proportion d'où naît la beauté morale. Cet amour est le seul principe à la fois noble et actif, qui purifie nos vertus dans leur source, les anime et les règle dans leurs effets.

Voyez aussi chez les Païens, où ce grand principe s'étoit perdu dans la nuit de l'idolâtrie, dans la confusion du polythéisme, voyez ce qu'étoit devenue la morale.

Je cherche en vain dans les notions qu'ils s'en forment, l'assemblage, et si je puis ainsi parler, l'assortiment complet des devoirs, l'attachement à *tout ce qui est beau, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est aimable* (Philipp. IV. 8.). Je n'aperçois qu'un petit nombre de ressorts, de sentimens énergiques, capables de produire de grands effets, mais que l'exagération porta jusqu'au crime, et à tout autre égard l'instinct moral semble perdu. Je vois les nations les plus célèbres, dans leurs plus beaux âges, se livrer sans rougir aux plus infâmes excès, et la sévère Sparte, dans les jours de sa

gloire, porter la dépravation des mœurs à un point dont frémiroient les nations modernes les plus avilies.

Choisissez chez les anciens peuples les hommes les plus vantés; pour la plupart d'entr'eux qu'étoit-ce que la vertu? Ce n'étoit point cet heureux penchant qui nous porte à aimer nos semblables, et nous unit par l'amour et la sympathie à tous les habitans de la terre. Ce n'étoit point cette disposition sublime d'une âme excellente, ce feu divin qui la possède et la porte à répandre le bonheur, à l'exemple du Bienfaiteur suprême. C'étoit le mépris de la douleur et de la mort. C'étoit je ne sais quelle fermeté, quelle dureté d'âme qui les rendoit impénétrables aux coups du sort. En un mot leur vertu prétendue n'avoit qu'eux-mêmes pour objet. L'égoïsme et l'orgueil, deux branches du même tronc, en étoient, et devoient en être les seules tiges. Lors même que ses effets avoient le plus d'éclat, elle ressembloit à *cette statue d'or aux pieds d'argile*

dont parle l'Écriture (Dan. II. 33). L'intérêt de son propre bonheur, de son repos, de sa gloire, voilà en dernier ressort à quoi se réduisoient, et les systèmes du philosophe, et les grandes actions du guerrier.

Loin d'éclairer les autres hommes de leurs lumières, les sages se plaisoient d'ordinaire à renfermer la vérité dans l'enceinte de leurs écoles. Ils n'éprouvoient pas le besoin de la répandre : ils ne furent jamais pressés du noble désir de souffrir pour elle. Les plus respectés d'entr'eux aspiroient à une orgueilleuse et farouche insensibilité : ils étoient étrangers à toutes les affections tendres, parce que la source de la sensibilité étoit fermée pour eux. Il semble qu'ils ne connurent ni cet intérêt si doux qu'inspire l'enfance, ni la compassion, ni le respect des droits de la nature : quelques-uns même allèrent jusqu'à nommer la sympathie aux peines d'autrui, petitesse d'esprit ; la compassion, foiblesse ; la pa-

tience, disposition d'une âme servile. On trouve en général dans leurs systèmes, je ne sais quelle sécheresse repoussante qui vient de ce que ne sentant rien pour Dieu, ils sentent peu pour leurs semblables, de ce qu'ils avoient brisé cette grande chaîne qui nous unit au Père universel, et nous attache les uns aux autres. Chez les héros les plus fameux, l'amour de la patrie étoit, si je puis m'exprimer ainsi, l'amour d'un moi plus étendu, un égoïsme moins resserré. Hors des murs de leur ville natale le reste des hommes, étranger pour eux, n'avait plus de droits sur leur âme. Rarement vit-on l'humanité, la clémence embellir leurs victoires; leurs plus glorieux triomphes furent souillés trop souvent par l'injustice, la cruauté, la perfidie: possédés d'un enthousiasme féroce ils auroient immolé le genre humain à un seul peuple, l'univers à une seule cité.

O grands hommes des anciens âges! mes pensées s'arrêtent quelquefois sur vous; j'aime à voir jusqu'où vous vous élevâtes

par vos seules forces, jusqu'où vous portâtes l'énergie et l'honneur de la nature humaine. J'aime à penser que je vous retrouverai éclairés d'une clarté plus vraie, animés d'un feu plus pur, à cet éternel festin où se rencontreront des convives *d'orient et d'occident* (Luc. XIII. 29.). Mais à l'admiration que vous m'inspirez se mêle une secrète mélancolie; mon cœur n'est point satisfait de vos actions, même les plus brillantes: je sens en elles quelque chose d'imparfait et de faux qui me blesse, quelque chose d'orgueilleux et d'inhumain qui me repousse.

Ainsi, M. F., avec l'amour de Dieu la véritable vertu avoit abandonné ce globe: il n'appartenoit qu'à Jésus de l'y ramener.

Quels sont ces hommes nouveaux que j'aperçois sur ses traces? l'univers jusqu'ici n'a rien vu qui leur ressemblât. Leur front est modestement incliné vers la terre, mais leurs regards se dirigent vers le Ciel. Leurs traits portent l'em-

preinte des douleurs, des travaux; et une sécurité céleste se peint dans leur sourire. Ils offrent l'étonnant contraste du calme le plus parfait et du plus noble enthousiasme. Leur force est invincible pour souffrir; et il n'est pas moins impossible de lasser leur douceur. Ils n'ont rien à attendre des autres hommes, et ils sont prêts cependant à se dévouer pour eux; ils voudroient être *anathème pour leurs frères* (Rom. IX. 3.). Demandez-leur si c'est une félicité temporelle qu'ils se proposent pour but; ils vous répondront que *Jésus est leur gain soit dans la vie soit dans la mort* (Philip. I. 21.). Préten-ent-ils à cette supériorité que l'homme ose attendre de la force de sa raison? *Ils sont hors de sens pour Jésus-Christ* (1 Cor. IV. 10.). Est-ce la gloire qu'ils cherchent? *Si nous voulions plaire aux hommes, vous disent-ils* (Galat. I. 10.), *nous ne serions pas disciples de Christ*. Loin d'être égarés par leur cœur, comme les autres enfans d'Adam, c'est dans l'abandon au senti-

ment qui les anime, qu'ils puisent la sagesse. Ce sentiment est le guide qui les soutient et les préserve de chute; et la noble passion qui les possède, les fait triompher de toutes les passions terrestres. Exprimez leur l'admiration qu'ils vous inspirent, ils s'y refusent; et par un charme secret, plus ils s'abaissent, plus ils vous semblent grands. L'incrédule lui-même éprouve la puissance et l'attrait de cette vertu nouvelle. Mon cœur ému, pénétré, me dit que c'est là la vraie beauté, la vraie grandeur morale. Voilà l'homme régénéré: voilà l'homme qui *glorifie Dieu*. Le voilà plein de cet amour pour Dieu qui fait la vie, le bonheur des anges, et semble animer cet univers qui obéit en silence aux décrets du Souverain.

II. Comment le Fils de Dieu a-t-il fait revivre dans le cœur de ses disciples ce principe de l'amour divin, affoibli depuis la chute de l'homme et perdu par degrés? Comment l'a-t-il gravé en lui de nouveau avec des traits si puissans? Comment

l'a-t-il fait triompher de l'égoïsme, de l'amour-propre devenus les seuls mobiles de la créature dégradée, et qui avoient jeté dans son cœur de si profondes racines? Comment Jésus enfin a-t-il pu réordonner l'homme, et rendre à son âme fragile et corrompue cette trempe divine?

Chrétiens! c'est par le prodige de la rédemption. Cette rédemption est une création nouvelle d'un ordre supérieur. Elle n'est point, comme la première, un simple don de l'Être bienfaisant par essence, et qui jouit de ses perfections. *Vous avez été rachetés à un grand prix,* nous dit l'Apôtre.

O terre! Sois attentive. C'est avec douleur que le Ciel a enfanté l'homme pour la seconde fois. Celui pour qui les merveilles les plus incompréhensibles ne sont qu'un jeu; celui à qui des milliers de globes et d'astres étincelans répandus dans l'espace n'ont rien coûté, a dû racheter l'homme à un prix coûteux à payer. Le Saint et le Juste, le Fils unique de Dieu, qui par la Souveraine

raïne

raîne dignité de sa nature pouvoit seul donner un prix infini à ses souffrances , et satisfaire pour nous à la justice de l'Être Infini, le Fils unique de Dieu est descendu sur la terre : pour sauver la race humaine, il s'est chargé, comme à plaisir, de toutes ses misères. Ce n'est plus qu'à l'excès de son amour qu'on peut reconnoître en lui, *Dieu manifesté en chair* (Tim. III. 16.). Il verse son sang pour expier nos crimes, et c'est au nom de ce sang, c'est par la voix de ce sang qu'il nous demande notre cœur.

O Dieu ! l'imagination s'étonne, se confond, se perd dans cet abîme de miséricorde, et lorsque l'âme s'y plonge, le transport, le délire de la reconnaissance devient pour elle un sentiment naturel. C'est donc ainsi, Sagesse Eternelle, que tu as voulu nous rappeler à toi par la folie de la rédemption. Voilà comment, Seigneur, tu as trouvé dans les trésors de tes gratuités le secret de reprendre tes droits sur nous, de les accroître, de les

rendre irrésistibles, le secret de faire mourir en nous les penchans corrompus, et de n'y laisser de place que pour ton amour !

Quelles sont étroites les conceptions de la philosophie de notre siècle ! elle cherche à séparer les dogmes de la morale, elle s'élève surtout contre le grand mystère de la croix : elle ne voit pas que c'est lui qui fait la puissance de la religion : elle ne voit pas que ce sont ces dogmes augustes et touchans, profonds et terribles qui s'emparent de l'imagination de l'homme, qui remuent, qui bouleversent son cœur. Elle ne voit pas que ce sont là les leviers qui produisent ces grands effets auxquels la réunion de toutes les forces humaines ne pourroit jamais atteindre. Elle ne voit pas que la morale sans dogmes n'est plus qu'un ramas de préceptes sans âme, de lois sans force et dépourvues de sanction, qu'elle n'est plus qu'une ombre sans forme et sans couleur.

Que le moraliste le plus éloquent me

peigne les charmes de la vertu ; qu'il presse l'obligation du devoir, ses discours ne me touchent qu'autant qu'ils sont en accord avec mes penchans secrets ; ils ne me persuadent qu'autant que je suis persuadé d'avance : il n'est pas en son pouvoir de faire de moi autre chose que ce que je suis déjà : je l'écoute tant qu'il flatte mon cœur et mon oreille ; mais s'il me prescrit quelque effort pénible , je me sens plus disposé à le juger qu'à lui obéir , à opposer mes raisonnemens aux siens qu'à lui céder la victoire : c'est beaucoup si mon âme ne se soulève pas en secret contre un homme qui n'a aucun droit de m'imposer des lois dures , et dont les paroles sont sans amour comme sans autorité.

Mais que le Ministre de Jésus parle, qu'il me rappelle les droits du Sauveur dont je suis deux fois la créature, auquel *mon corps et mon âme appartiennent*, comme à celui qui m'a fait, qui m'a racheté ; qu'animé de l'esprit de son maî-

tre, et avec ces accens qui sortent des entrailles de la charité, il me demande un sacrifice au nom de celui qui *s'est chargé de nos langueurs*, et qui *a été froissé pour nos iniquités* (Es. LIII. 5.); qu'il me montre celui *par qui et pour qui toutes choses ont été faites* (Coloss. I. 16.), en proie à de mortelles angoisses, arrosant la terre d'une sueur de sang, repoussant par le mouvement de la nature, le calice d'amertume, disant, *s'il est possible que cette coupe s'éloigne de moi* (Matt. XXVI. 39.), et la portant cependant à ses lèvres, et l'épuisant jusqu'à la lie pour le salut des hommes, pour le mien; oh! alors, si mon cœur n'est pas de marbre; s'il conserve quelque chose d'humain, sa dureté se brise; il se déchire; éperdu, prosterné, j'immole à ce généreux Sauveur tout ce qui lui résistoit dans mon âme; je lui consacre tout ce que je suis, tout ce que je peux; je lui livre mon cœur, en versant des larmes de n'avoir rien de plus à lui offrir.

Voilà l'impression que fit sur les premiers Chrétiens la grande idée de la rédemption. Ils pouvoient dire avec l'Apôtre ; *la charité de Christ me presse, me possède* (2 Cor. V. 14.). *Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Christ qui vit en moi* (Gal. II. 20.). Tous les sentimens de la nature étoient muets devant ce profond sentiment. Briser les nœuds les plus puissans , renoncer aux affections les plus tendres , se dépouiller de ses biens, errer de lieu en lieu , souffrir , mourir , tout leur étoit doux pour Jésus. Ils trouvoient des jouissances jusque dans ces tourmens qu'inventa la barbarie de leurs persécuteurs ; ils aspiraient au martyre comme le héros à cueillir les plus beaux lauriers ; dans l'exaltation de leur âme , ils lui donnèrent les noms triomphans de palme et de couronne.

Qu'il est cruel, M. F., pour un Prédicateur de l'Évangile, en parlant de l'efficacité des vérités qu'il annonce, d'être forcé d'en aller chercher les preuves dans les

âges reculés ! Où est-elle , hélas ! cette puissance de la croix ? Où est le dévouement sans bornes que ce souvenir inspire ? Où est ce caractère du Chrétien qui brilloit jadis avec tant d'éclat ?

L'amour du monde , l'amour de ses plaisirs , de ses distractions , de ses biens , voilà ce qui nous distingue aujourd'hui ; voilà la passion qui nous anime ; voilà le principe énergique et fécond qui produit les grands efforts , les grands travaux , les grands effets.

Mais quelque douloureux que soit ce contraste entre nos sentimens et ceux des premiers fidèles , faut-il s'en étonner ? Faut-il s'étonner que les objets de la foi ne fassent plus sur notre âme l'impression qu'ils produisoient sur la leur ! Ces objets sublimes nous deviennent comme étrangers ; ils ne sont pour nous qu'un souvenir presque effacé ; ils ne sont pas l'objet de nos pensées , de nos méditations ; ils ne sont point présens à nos esprits et à nos cœurs. Ce sont des armes

dont nous négligeons de nous revêtir; quelque divines qu'elles soient en elles-mêmes, peuvent-elles nous donner la victoire quand nous ne voulons pas en user?

En sera-t-il toujours ainsi, M. F. ? Si je parlois à l'incrédule qui s'efforce de se soustraire à l'autorité du Fils de Dieu; si je parlois au pécheur qui se complaît dans son égarement, et que le souvenir des bienfaits de Jésus importune, je n'aurois rien à leur dire; du moins j'attendrois peu de fruit de mes discours; mais dans ce sanctuaire, à cette heure solennelle, dans ce jour saint où la religion nous rappelle d'une voix si pressante et si tendre, je veux ne voir en vous que des Chrétiens qui gémissent de leurs chutes, de leur tiédeur, de leur indifférence, qui *fatigués et chargés* viennent à Jésus pour être affranchis de la condamnation et du péché, qui désirent de s'approcher de Dieu, qui voudroient réveiller dans leur âme cet amour qu'ils lui doivent, cet amour sans lequel il n'y a point de vertu. Et

comment penser qu'il y eût quelqu'un dans cette assemblée qui sans cette disposition osât venir à la Table Sainte où le profane peut trouver la mort, quelqu'un qui n'offrît pas au Seigneur, si ce n'est la fidélité, du moins le désir d'être fidèle?

Eh bien ! M. F., puisque tel est votre désir, je puis vous enseigner un moyen simple, facile, infaillible de rendre à la Religion tout son pouvoir sur votre âme. Pensez à l'amour infini de ce Dieu qui *n'a pas épargné son propre Fils* (Rom. VIII. 32.). Pensez au sacrifice de ce Sauveur qui s'est immolé pour expier nos crimes. Dans quelque situation que vous soyez placés ; quelque pénible que soit la tâche qui vous est imposée ; quelque pesant que soit le fardeau que vous ayez à porter, vous éprouverez, n'en doutez pas, l'efficace de cette pensée.

Vous dont la santé est fragile, altérée, ou qui plus malheureux encore, souffrez des peines de l'âme, et trouvez la rési-

gnation d'un difficile usage ! dites-vous à vous-même ; Jésus dont la nature étoit immortelle et divine , Jésus s'est fait pour nous *homme de douleur* (Esaïe LIII. 3.) ; il endura pour nous des tourmens inouis ; son cœur fut mis aux épreuves les plus cruelles ; il fut en angoisse jusqu'à la mort. C'est lui qui me demande de souffrir avec patience comme lui-même a souffert. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix ; *racheté à grand prix*, je dois *glorifier mon Dieu* ; je dois imiter mon Sauveur.

Vous que blessent les traits de la calomnie , ou qui vivez avec des personnes dont l'humeur difficile , les mauvais procédés répandent l'amertume sur vos jours ! dites-vous à vous-même ; Jésus le Saint, le Juste par excellence a souffert la contradiction des pécheurs ; en butte aux imputations odieuses de ses ennemis, aux outrages d'un peuple furieux , il a consenti à mourir comme un malfaiteur ; la raillerie et l'insulte ont retenti à ses oreilles

jusqu'à son dernier soupir. C'est lui qui me demande de ne pas me laisser aigrir par l'injustice, de n'opposer que la douceur à la violence, à la haine. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix ; *racheté à grand prix* , je dois *glorifier mon Dieu* ; je dois imiter mon Sauveur.

Vous dont le sang bouillonne au souvenir d'une injure , et qui trouvez impossible de sacrifier votre ressentiment , dites-vous à vous-même ; c'est pour des hommes qui l'avoient offensé , qui l'offensent tous les jours , que mon Sauveur a souffert un cruel supplice : il est mort en priant pour ses bourreaux. C'est lui qui me demande de pardonner comme il a pardonné. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix : *racheté à grand prix* , je dois , etc.

Vous qui vivez dans l'intempérance , dans la débauche ou dans les liens d'un commerce criminel , et qui n'avez pas la force de rompre vos honteuses chaînes , dites-vous à vous-même ; Jésus a quitté

pour nous le sein de son Père, et les délices du Ciel; rien ne lui a paru difficile pour racheter l'homme perdu, pour me racheter. C'est lui qui me demande le sacrifice de plaisirs grossiers, d'une passion funeste. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix; *racheté à grand prix*, je dois, etc.

Vous qui marchez dans le sentier étroit et raboteux de la pauvreté, et qui trouvez difficile de vous garantir du murmure, de l'impatience, de l'envie, d'échapper aux pièges dont votre route est semée! ah! c'est pour vous surtout que la pensée de Jésus sera efficace et puissante. Dites-vous à vous-même; mon Sauveur a daigné porter comme moi la livrée de l'indigence. Il a voulu honorer ainsi mon humble condition, et relever mon courage par cette glorieuse conformité. Animé par la charité, il a couronné une vie de privations et de dévouement par la mort la plus douloureuse. C'est lui qui me demande d'être content de l'état où Dieu

m'a placé , de souffrir beaucoup moins qu'il n'a souffert lui-même. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix ; *racheté à grand prix* , je dois , etc.

Vous à qui le Seigneur a dispensé l'aisance , mais en vous prescrivant de ne point attacher votre cœur aux biens de la terre , de les employer , moins à multiplier autour de vous les jouissances qu'à vous acquérir des amis pour les siècles éternels ! dites-vous à vous-même ; Jésus qui possédoit tout , a renoncé à tout pour le salut des hommes. *Il étoit riche , il s'est fait pauvre* (2 Cor. VIII. 9.). Il a donné pour nous jusqu'à sa propre vie. C'est lui qui me demande pour l'indigent une portion de ce que je possède , et qui regardera ce que je ferai pour le pauvre comme fait à lui-même. Alors du fond de votre âme s'élèvera cette voix ; *racheté à grand prix* , je dois , etc.

O Jésus ! ô mon Sauveur ! grave toi-même en nous le souvenir de ce que tu as fait pour nous ! que cette pensée nous

soit toujours présente; elle sera toujours victorieuse.

O Dieu qui nous as donné ton Fils! imprime dans notre âme une vive image de ce grand sacrifice. Qu'elle nous suive à la Table Sainte, où elle excitera dans notre cœur les sentimens qui te sont dûs. Qu'elle nous suive dans le monde, au milieu de la séduction des plaisirs, de la distraction des affaires. Que nous soyons toujours pénétrés de ce sentiment profond; *nous avons été rachetés à grand prix, non par des choses périssables, comme l'or ou l'argent, mais par le précieux sang de l'Agneau sans défaut et sans tache;* (1 Pierre I. 18. 19.). Alors, ô mon Dieu, ô mon Sauveur! *nous te glorifierons dans nos corps et dans nos esprits qui t'appartiennent. Amen !*

PRIÈRE

Pour le Dimanche de Pâque.

C'EST aujourd'hui, Seigneur, que de toutes les Églises Chrétiennes s'élève vers ton trône un concert de louanges et de bénédictions. C'est aujourd'hui, Seigneur, que les disciples du Christ accourent dans tes parvis avec plus d'empressement et de ferveur. C'est aujourd'hui qu'ils viennent chanter l'hymne de la victoire, et célébrer les triomphes de leur divin Chef. C'est dans un jour pareil à celui-ci que rappelant ton Fils d'entre les morts, tu daignas annoncer à l'Univers que tu acceptois son sacrifice, et que le règne de la miséricorde alloit commencer. Quand trouverions-nous plus de douceur à nous approcher de toi, que dans ce jour de salut ? Quand serions-nous plus heureux, plus fiers d'appartenir à notre Rédempteur ? Quand l'invoquerions-nous avec plus de

confiance ? A toi donc , ô Père des hommes , qui nous as aimés d'un amour infini ! A toi , Fils du Très-Haut , qui as accompli le grand ouvrage de notre Rédemption ! à toi devant qui *tout genou doit fléchir* , et qui daignes nous appeler *tes frères* , qui veux nous associer à ta félicité ; à toi , Seigneur ! soient l'honneur , la gloire , l'adoration aux siècles des siècles. -- Mais ta louange n'est bienséante que dans la bouche des hommes droits ; il faut une âme pure pour s'unir à toi ; un cœur brûlant d'amour pour répondre à tes bienfaits. O Dieu ! la rougeur couvre notre front ; la parole expire sur nos lèvres. C'est du tombeau de nos vices que nous osons célébrer la résurrection de Jésus. C'est en portant les chaînes du péché que nous osons parler de ses triomphes. C'est avec un cœur tiède , languissant , partagé , que nous osons rappeler les prodiges de son amour , et prétendre former avec lui dans la Sainte-Cène , la plus intime relation. Insensés ! nous nous applaudissons

des fruits de sa mort, et nous sommes indignes d'y avoir part ! Ah ! Grand Dieu, tant de bienfaits, tant de prodiges, seroient-ils donc perdus pour nous ? Seigneur ! ne le permets pas. Source infinie de bonté ! inspire-nous toi-même les sentimens que tu veux trouver en nous. Que la pensée de Jésus ressuscité, cette pensée si douce pour le fidèle, si propre à convertir le pécheur, fortifie notre foi, ranime notre courage, exalte notre piété. Que la méditation de ta parole, que la participation à ce repas sacré, où tu parles à nos cœurs un langage si tendre, que tout cela ensemble nous touche, nous émeuve salutairement. Que la Fête de Pâque soit pour chacun de nous le passage de la mort à la vie, du péché à la justice. Qu'après avoir reçu *le pain du Ciel* que Jésus est venu apporter au monde, nous trouvions au fond de nos cœurs le sentiment de ta paix et l'onction de ta grâce. Qu'animés de l'esprit de notre divin Rédempteur, nous marchions avec courage sur ses traces, et

et nous soyons enfin admis dans la terre promise , dans le séjour des élus , pour t'adorer plus dignement ; pour nous réunir aux Chœurs immortels des Anges ; pour chanter avec eux le cantique de l'Agneau ; pour célébrer avec eux une Fête éternelle. Exauce , exauce ces vœux que nous t'offrons au nom du Sauveur des hommes. *Notre Père*

